

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Couleur Lazure

Isabelle Crépeau

Volume 21, numéro 1, printemps-été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12419ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

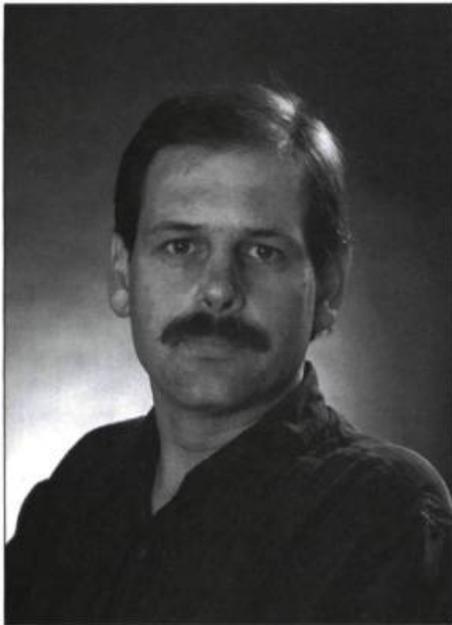
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Crépeau, I. (1998). Couleur Lazure. *Lurelu*, 21(1), 39–41.



Jacques Lazure

«J'aime écrire ce genre de choses qui peut provoquer un effet de coup de poing au lecteur.»

Il le dit paisiblement, avec un sourire tout juste perceptible. Il parlait des lectures de la fin de son adolescence, celles-là même qui remettent tout en cause. «Lorsque j'ai commencé à écrire pour les adolescents, je me suis d'abord demandé ce que j'aimais lire à cet âge-là, ce qui n'est peut-être pas la meilleure question à poser quand on veut écrire! Les auteurs qui m'avaient impressionné alors, ce sont Boris Vian, Albert Camus... et aussi Yves Thériault. *Ashini* particulièrement est un roman qui m'a frappé! Après avoir lu Henri Vernes, Jules Verne, tomber dans *Ashini*, c'est vraiment comme un coup de poing! Ça décrivait une réalité que je n'avais jamais devinée avant parce que je vivais dans un tout autre univers.»

Le dernier roman de Jacques Lazure a tout ce qu'il faut pour provoquer cet effet choc. Le prix Alvine-Bélisle de l'ASTED et le prix 12/17 Brive-Montréal ont salué *Le Rêve couleur d'orange*. Un roman sur la guerre, fort, beau et dérangent. Jacques Lazure écrit de la science-fiction. Mais les mondes qu'il invente rappellent terriblement les trop réels cauchemars du nôtre.

La tranquillité avec laquelle s'exprime Jacques Lazure surprend. Dans ses propos perce la même lucidité presque cruelle qui teinte ses romans et ses nouvelles, sans

COULEUR LAZURE

toutefois que ne se brise ce demi-sourire empreint de tant de douceur...

En cherchant son étoile

«Je lisais tout le temps quand j'étais jeune et, du plus loin que je me souviens, j'ai toujours voulu écrire. Mais je n'ai pas pris les bons moyens pour y parvenir parce que j'étais persuadé qu'on ne pouvait pas vivre de l'écriture.» À l'université, il a donc suivi des cours en communication pour devenir journaliste et rédacteur. Une voie connexe, toujours très liée à l'écriture, qui lui semblait alors plus prometteuse. «Si c'était à refaire, je suivrais plutôt des cours en lettres. J'aurais alors lu davantage et j'aurais écrit plus jeune. Car bien que j'aie tout de même commencé à écrire vers l'âge de quinze ans, je n'ai cherché à me faire publier que vers vingt-cinq ou vingt-six ans. Je considère que j'ai perdu du temps : j'aurais écrit davantage si mon idée avait été faite plus tôt.»

Mais l'écrivain choisit de travailler sa passion à toutes les sauces : il a fait de la publicité, de la rédaction commerciale : «J'écrivais tellement que je n'avais plus le temps d'écrire ce dont j'avais vraiment envie. L'écriture est aussi un acte physique. Quand je voulais écrire quelque chose, je n'étais plus physiquement en mesure de le faire, j'en avais assez d'être au clavier. J'ai dû alors faire des choix.» Il a d'abord cru que le fait de posséder sa propre entreprise de rédaction, Le papier bavard, lui permettrait une flexibilité et une liberté accrue, mais la tyrannie des échéances le forçait à retarder ses projets d'écriture : «Dans ce domaine-là, tout est toujours dû pour hier! J'étais constamment en période d'écriture, mais j'écrivais des choses qui ne m'emballaient pas.» Il a donc cessé ses activités afin de pouvoir écrire simplement. Un travail à temps partiel dans le domaine hospitalier lui permet de trouver du temps pour son fils et pour sa passion : «Ma tâche à l'hôpital est complètement différente; c'est un travail dur physiquement mais qui me garde l'esprit disponible pour l'écriture. De plus, ce que je vis à l'hôpital se retrouve dans mes romans.»

Jacques Lazure écrit lentement. L'homme réfléchit, et cherche, et se remet en cause.

Il avoue : «Pour moi, écrire ce n'est pas un plaisir constant... Le résultat oui, quelque temps... Quand je viens de terminer un texte, je suis satisfait de l'avoir écrit, puis après je me critique beaucoup! Je me dis que ça aurait pu être mieux. Surtout au moment où le livre paraît! Alors, ce petit plaisir-là qui ne



dure que trente secondes est palpitant, mais se lever le matin pour écrire, ce n'est pas toujours évident.»

Parmi toutes les étapes de l'écriture, il me dit préférer justement celle où il n'écrit pas... Il explique : «La recherche et la mise en forme du roman me passionnent! Faire mon plan, je trouve ça intéressant. Je me documente et je lis beaucoup. Pour *Le Rêve couleur d'orange*, j'ai écrit des pages sur la religion qui ne m'ont pas nécessairement servi, mais qui m'ont nourri... J'avais lu entre autres des

choses de Mircea Eliade à ce sujet, que j'ai trouvées très intéressantes et qui ont alimenté ma réflexion.»

Bleue comme une orange

Un poème de Marie Uguay, qui l'avait particulièrement frappé, lui a inspiré le titre de son roman, *Le Rêve couleur d'orange* : «Je me suis rendu compte en écrivant l'histoire que je m'en inspirais. C'était plus que juste cette image-là : j'avais intégré plusieurs images de la poésie de Marie Uguay, sans m'en rendre vraiment compte. Des détails qui m'ont sauté aux yeux après avoir écrit... J'ai souvent lu ce poète et j'ai incorporé sa poésie inconsciemment en moi, c'est devenu une inspiration. C'est pour ça que j'ai mis son poème en exergue. D'autant plus que je me suis servi de son expression pour le titre. C'est à la fois beau et fort! *Rêve couleur d'orange*...»

«Les gens me reprochent parfois d'être un auteur pessimiste... mais c'est sur fond noir, justement, que la couleur orange ressort le mieux!» C'est que l'écrivain aborde souvent des sujets difficiles. Même s'il s'adresse à des adolescents, il ne craint pas de pousser loin la réflexion et exige beaucoup du lecteur en provoquant la remise en question et la chute libre des illusions. *Le Rêve couleur d'orange* parle de la guerre, de ses effets sur un peuple pacifique, d'un homme programmé dès l'enfance pour tuer et qui remet tout en



cause. Ce n'était pourtant pas son point de départ, le sujet s'est imposé à lui. «J'étais déjà avancé dans l'écriture, dit-il, quand je me suis rendu compte que je parlais de guerre, ce qui n'était pas mon but. J'étais parti d'un événement qui s'était produit à Bhopal, en Inde, en 1984 et qui m'avait remué.» On se rappelle qu'en février de

cette année-là une fuite de gaz toxique à la compagnie Union Carbide avait fait plusieurs milliers de victimes et des dizaines de milliers d'handicapés. L'événement avait secoué le monde entier et l'écrivain s'était senti très touché. Il a laissé mûrir le sujet pendant plusieurs années avant de s'y attaquer. La science-fiction lui sert à créer une distance entre l'événement qui l'a inspiré et l'intrigue qu'il bâtit, mais lui permet aussi de témoigner de façon plus universelle de la réalité humaine. C'est réussi. La guerre religieuse telle qu'il la décrit nous touche profondément parce que ce n'est pas celle d'un seul pays, d'une seule époque... c'est la guerre telle qu'elle se vit dans le monde entier depuis longtemps.

«Ce que j'aime, ajoute-t-il, c'est créer des mondes... Et, en réalité, c'est plus difficile que de partir d'un contexte historique : un monde, c'est à la fois un lieu, des personnages, des rites, des religions. C'est tout un univers à inventer. La science-fiction permet ce type de création. Pourtant, je ne suis pas un adepte de science-fiction. J'en ai lu, mais j'avoue que je décroche quand c'est trop poussé et que je n'ai rien à quoi me raccrocher. Je crois qu'il faut que ça nous ressemble aussi quelque part.»

Sa carte du ciel

«J'ai commencé à écrire de la littérature jeunesse parce que mes projets de scénarisation n'aboutissaient pas, j'ai alors transformé certains projets de scénario en roman jeunesse.» Pas étonnant alors qu'il dise travailler ses textes comme s'il s'agissait de films : «Pour moi, c'est l'action qui importe le plus. Si ce que je veux signifier sans le dire explicitement passe, je trouve alors que je fais du bon boulot. Je n'ai pas besoin de tout expliquer parce que les actions parlent d'elles-mêmes.»

Jacques Lazure explique comment l'expérience de la scénarisation influence toute sa manière de travailler : «J'ai besoin d'un

plan, même si, la plupart du temps, je ne le suis pas. J'y retourne quand j'arrive à un cul-de-sac, et je recommence. Je fais plusieurs versions d'un texte avant d'en arriver à la bonne. Et plus j'avance, pire c'est! On dirait que je n'aboutis pas tellement j'ai de versions. J'ai été formé en scénarisation pour le cinéma

et la télévision et, dans ce milieu-là, on récrit beaucoup, on révise énormément, et il y a souvent une vingtaine de versions pour un scénario. Lorsque je me suis mis à écrire des romans, il y a eu comme un déclic, je savais dès lors qu'il y aurait une deuxième, une troisième version; ce qui fait que, dans la première version, je me laisse aller.»

Il peut ainsi éviter, dans la première version, de s'atteler à l'écriture des descriptions de lieux qui lui pose souvent problème : «Je laisse des blancs en me disant que j'y reviendrai à la deuxième ou à la troisième version, sauf que, à un moment donné, je dois y faire face. Maintenant, j'essaie de remplir ces blancs dès mes premières versions, en m'attardant tout de suite aux descriptions qui peuvent changer le cours de l'histoire. C'est important de savoir ce que le personnage a sous les yeux, ce qui se déroule autour de lui, sinon on peut passer à côté.»

Entre ciel et terre

La valise rouge est le seul roman pour adultes que l'écrivain ait réussi à faire publier jusqu'à maintenant. Peut-être est-ce un peu pour cette raison que l'auteur confie trouver plus facile et aussi plus plaisant d'écrire des textes pour la jeunesse : «Quand j'écris des romans jeunesse, je pars dans l'histoire, je m'amuse, je me laisse aller... puis après je travaille davantage les personnages. Il faudrait sans doute que je fasse de même du côté adulte, mais pour moi c'est plus difficile.»

Pourtant, il persiste à vouloir écrire pour ce public-là, tout en manifestant une certaine amertume vis-à-vis le milieu littéraire, très différent pour lui du milieu jeunesse. Il s'est vu refuser un texte pour adultes avec une mention de l'éditeur : «Nous ne publions pas de

jeunesse!» Il réagit avec un haussement d'épaules : «Lorsqu'un éditeur refuse ton texte, il est très rare qu'un autre va l'accepter. Ont-ils tous les mêmes critères? J'ai reçu dernièrement une lettre de refus concernant un roman pour adultes et je m'attends à des réponses semblables de la part des autres éditeurs. Mais, comme on ne sait pas pourquoi un roman ne fait pas l'affaire, il est difficile de s'ajuster. Et on a vu ce qui s'est passé au sujet d'un texte d'Anne Hébert dernièrement... Les maisons d'édition ont peu de moyens, ne peuvent pas toujours se payer tous les lecteurs qu'ils souhaiteraient. Beaucoup de manuscrits leur parviennent et il y a certainement des textes fort valables qui leur échappent.»

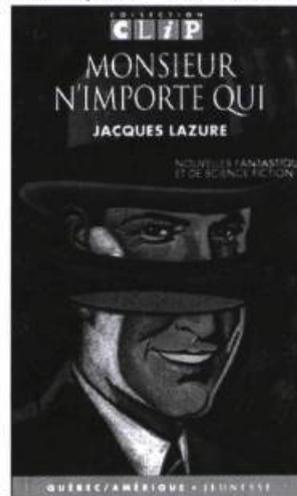
Sur la voie lactée

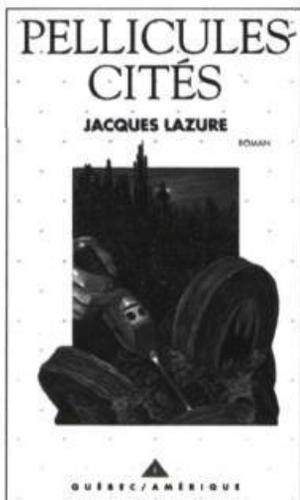
Une nouvelle qu'il avait au départ écrite pour *Monsieur N'importe qui* s'est étoffée au point de devenir un roman et même un projet de trilogie. «Mais c'est un texte qui me cause beaucoup de problèmes. Je l'ai abandonné, je l'ai perdu dans l'ordinateur... C'est un texte qui fait beaucoup référence à la littérature fantastique et j'ai même égaré dans le métro un livre qui contenait un conte d'Hoffman difficile à trouver. Peut-être devrais-je ne pas écrire ce roman-là? Je le traîne depuis trois

ou quatre ans... Il faut dire que je suis lent, contrairement à d'autres auteurs jeunesse qui publient beaucoup. Moi, je publie peu. Je ne me sens pas nécessairement paresseux, mais je n'ai pas le même rythme de travail que d'autres auteurs. J'écris beaucoup, mais j'en élimine aussi beaucoup. J'avais écrit une suite au *Domaine des sans yeux*, parce qu'on me l'avait demandé. Pourtant, dans mon idée, le premier roman ne nécessitait pas de suite. J'avais presque fini le roman quand j'ai décidé de le laisser tom-

ber. J'aime les fins ouvertes de toute façon.»

L'auteur ne sait donc pas lequel de ses projets se terminera par une publication, même s'il a remis le premier tome de sa trilogie à l'éditeur : «Je travaille tout de même sur le deuxième et, même si on me les refuse, je pense que je vais écrire les trois tomes, qu'ils soient publiés ou pas. J'y tiens. Plus je vieillis, plus je m'aperçois que l'écriture est





plus importante que la publication. Le plaisir d'être publié, c'est de voir ton livre qui sort des presses. Surtout le premier! Mais quand tu vois ton livre en librairie, parmi une multitude d'autres, tu redescends vite! C'est inimaginable que des gens puissent l'acheter et je suis toujours étonné quand je reçois mes droits d'auteur de constater que j'en ai tout de même vendu!»

Il rit... et ce n'est pas de l'insouciance. C'est peut-être de la sagesse et une certaine sérénité. Parce que de toute façon, aussitôt qu'il termine un projet, un

autre commence à prendre forme dans sa tête : «C'est comme un déclic et je n'ai jamais eu à me demander quoi écrire. C'est la même chose du côté adulte, et, même si j'ai plus de difficulté à faire publier mes textes, le même réflexe est là. Une fois le manuscrit parti, qu'il soit accepté ou pas, je suis déjà sur autre chose. Pourtant, j'aimerais bien ne plus rien avoir à écrire pour les adultes : ça me justifierait de

n'écrire désormais que pour les jeunes.»
... qui n'y perdraient certes pas au change! ☺

Ozrael sentit une vibration intense parcourir tout son corps. Le sang trottait dans ses veines jusqu'au bout de son doigt, son doigt meurtrier duquel dépendaient maintenant la vie et la mort. Il pouvait décider du moment où il allait tirer et prendre son temps, tout son temps. Cela l'attirait et l'effrayait à la fois, cette pause qu'il étirait, ce répit qu'il laissait aux victimes. Jamais il n'avait senti un tel pouvoir dans tout son corps.

Il mit son œil dans le viseur pour préparer son tir et là, il lui sembla que tout basculait soudainement. Sa puissance se changea en une sorte de peur qui le fit trembler. Il vit dans sa mire le visage de la femme, le front imbibé de sueur, la bouche ouverte pour mieux respirer et supporter l'effort. Sa peau lui apparut encore plus brillante, ses cheveux ramenés derrière ses oreilles; courbée vers la terre, elle avait l'air de porter tout le poids de son peuple sur ses épaules.

Pour ne pas manquer de courage, le soldat préféra bouger un peu et pointer les enfants. Les petits visages aux longs cheveux étaient pensifs, leurs regards rivés au cercueil. De ces physionomies se dégageait une maturité qui surprit Ozrael. Même les bambins de trois ou quatre ans semblaient saisir exactement l'essence même de cette vie qui conduit à la mort. Depuis quand comprenaient-ils tout cela?

(extrait, *Le Rêve couleur d'orange*, Québec Amérique Jeunesse, coll. Titan +, p. 18-19.)

Jacques Lazure a écrit :

Le rêve couleur d'orange, coll. Titan+, Québec Amérique Jeunesse, 1996 (prix Alvine-Bélisle de l'ASTED et prix 12/17 Brive-Montréal).

Monsieur N'importe qui, coll. Clip, Québec Amérique Jeunesse, 1993.

Pellicules-Cités, coll. Titan, Québec Amérique Jeunesse, 1992.

Le domaine des sans yeux, coll. Titan, Québec Amérique Jeunesse, 1989 (Prix Québec/Wallonie-Bruxelles 1993 et finaliste au Prix du Gouverneur général 1990).

Et pour adultes :

La valise rouge, Québec Amérique, 1987.

Coup de crayon Coup de pinceau Coup de cœur... pour des plaisirs à coup sûr

Nos collections :

Bilochet
Bonhomme Sept Heures
Grimace
Les grands albums
Les petits albums
Monstres, sorcières
et autres féeries
Tout petits coups

Sylvie Assathiany
Doris Barrette
Christine Battuz
Christiane Beauregard
Philippe Béha
Hervé Blondon
Paule Brière
Marie-Josée Cardinal
Christiane Duchesne
Monelle Gélinas
Annouchka Gravel-Galouchko
Dominique Jolin
Stéphane Jorisch
Sylvie Labelle
Darcia Labrosse
Marie-France Landry
Olivier Lasser
Andrée Lauzon
Thierry Lenain
Carole Leroux
Danielle Marcotte
Luc Melanson
Lucie Papineau
Louise Pelletier
Stéphane Poulin
Alain Reno
Marc Serre
Rémy Simard
Robert Soulières
Linda Théroux
Louise Tondreau-Levert
Carole Tremblay
Anne Villeneuve
Yayo



1975, boul Industriel
Laval (Québec) H7S 1P6
Tél.: (514) 967-4900
Fax : (514) 967-7876

Les 400 coups